



La taxonomie, une science en voie de disparition?

Actuellement, l'homme est directement responsable d'une des extinctions les plus rapides et les plus importantes que la planète ait vécue: des estimations parlent de 75 espèces disparaissant chaque jour dans le monde (environ 270'000 espèces par décennie). Parallèlement, jamais dans nos sociétés occidentales la conscience de devoir connaître, répertorier et protéger la biodiversité n'a été aussi forte. Mais, jamais dans l'histoire moderne, l'outil scientifique de base permettant cette connaissance – la taxonomie – n'a été aussi peu soutenu et aussi dévalorisé qu'aujourd'hui.

La taxonomie est la science de la découverte, de la description et de la classification des espèces vivant sur la Terre. Si l'on a déjà répertorié plus d'un million et demi d'espèces différentes, il pourrait en exister entre 10 et 30 millions de plus. La taxonomie met à la disposition de la société les moyens de reconnaître les organismes, sous différentes formes que sont les clés de détermination, les monographies, les flores, les banques de données et les collections de référence. La recherche et l'élaboration de ce savoir, capital dans bien des domaines pour l'humanité – agriculture, *biomonitoring*, médecine, biotechnologies, pharmacologie... – nécessitent une spécialisation souvent mal appréciée par les pairs. De tels travaux exigent de nombreuses années de travail et aboutissent souvent à des publications conséquentes (100 pages et plus) dont la durée de vie dépasse les cinquante ans.

Evaluation biaisée

Or, étant donné ce qui précède, et dans le contexte actuel d'une société fortement influencée par le discours économique et la rentabilité à court terme, il est difficile pour les taxonomistes de trouver un soutien financier, voire intellectuel. De même, l'évaluation de la qualité des publications scientifiques (le facteur d'impact), et par conséquent l'évaluation des scientifiques eux-mêmes, est biaisée en défaveur des taxonomistes, puisqu'elle favorise les travaux relativement courts, à durée de vie plus limitée. Les taxonomistes sont ainsi systématiquement sous-évalués et absents des positions clés qui leur permettraient d'exercer une influence sur

la distribution de l'argent destiné à la recherche ou sur l'attribution des chaires universitaires.

Les universités occupent autrement les chaires laissées vacantes par des taxonomistes partis en retraite, se déchargeant à faible coût de l'enseignement en taxonomie et vident leurs locaux de ces herbiers devenus encombrants: Genève, Lausanne et Berne en savent quelque chose. En France, la taxonomie n'existe quasiment plus. Il est évident que, dans ces conditions, la relève est difficile à assurer. L'Office fédéral de l'environnement, des forêts et du paysage ainsi que les bureaux consultants en écologie peinent d'ailleurs à trouver des spécialistes de terrain pour leurs inventaires et autres listes rouges. Les musées, comme les Conservatoire et Jardin botaniques ou le Muséum d'histoire naturelle, déjà surchargés par la gestion de leurs collections et par les expositions, deviennent ainsi les derniers détenteurs de la connaissance taxonomique. Mais pour combien de temps encore?

Clé d'identification

Certains pays ont compris l'importance de l'enjeu, comme les Etats-Unis ou la Suède, dont le gouvernement a lancé un programme sur vingt ans, doté de 1,6 million de francs pour les trois premières années, visant à développer des clés d'identification pour tous les organismes multicellulaires du pays. Finalement et de manière plus fondamentale, les personnes qui viennent aux Conservatoire et Jardin botaniques pour nous demander d'identifier des plantes et des champignons ont-elles seulement une petite idée de la somme de travail et d'expérience se cachant derrière ces déterminations qui ne durent parfois que quelques secondes et ne coûtent rien? Justement, cette évidence bien ancrée dans la population de la gratuité des connaissances taxonomiques me rappelle celle de l'air que nous respirons et de ce qu'il est devenu ces dernières décennies, qualitativement parlant...

Philippe Clerc, conservateur aux Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève et membre du Groupe de travail «Taxonomie» de l'Académie suisse des sciences naturelles